

Handke, vingt ans plus tard...

Diane-Monique Daviau

Volume 31, Number 1 (181), February 1989

Peter Handke

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31693ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Daviau, D.-M. (1989). Handke, vingt ans plus tard.... *Liberté*, 31(1), 24–28.

DIANE-MONIQUE DAVIAU

HANDKE, VINGT ANS PLUS TARD...

Ce sont deux pièces de théâtre qui m'ont fait découvrir Peter Handke il y a vingt ans: *Gaspard*, qui venait tout juste de paraître, et *Outrage au public*, publié deux ans plus tôt. À part ces deux textes pour le théâtre, Handke n'avait publié que *Les Frelons*, *Le Colporteur* et *Bienvenue au conseil d'administration*. Aucun de ces titres n'avait encore été traduit en français.

Handke était encore dans la vingtaine; moi, j'entrais à peine dans le monde adulte. C'était tout juste après mai 68. Handke avait vécu intensément la révolte étudiante en Allemagne et avait même réussi à s'attirer les foudres des contestataires dont il faisait pourtant partie. À Princeton, deux ans plus tôt, il avait secoué ses collègues écrivains et reproché aux auteurs du Groupe 47 le manque d'inspiration de leur prose «descriptive». Je me sentais près de Handke. Passionnée de théâtre, à l'affût de tout ce qui sortait des sentiers battus, je n'avais ici — c'est l'année où *Les Belles-Sœurs* allaient voir le jour — encore jamais vraiment été surprise, encore moins déroutée. On peut imaginer le choc que je ressentis en lisant *Outrage au public* et *Gaspard* et le plaisir qu'on pouvait avoir à lire puis à entendre ces textes-là en allemand.

Les premières pièces de Handke me fascinèrent. Je lus ses premiers romans et ils m'intéressèrent. Les livres qui allaient me toucher vraiment vinrent plus tard: *La Leçon de la Sainte-Victoire*, *Par les villages*, après avoir été troublée un peu par *Le Malheur indifférent* et *La Femme gauchère*. J'ai suivi

Handke d'un livre à l'autre, attentive et attendant beaucoup (trop?) d'un auteur dont les premières œuvres avaient été d'une certaine façon une révélation pour moi et restaient intimement liées à la découverte que je fis à cette époque de la littérature allemande contemporaine.

Mais Handke n'est pas facile à suivre et je lui en veux parfois un peu de *mal mener* la fidèle lectrice que je suis, moi qui croyais, il y a vingt ans, avoir trouvé un compagnon de route. Handke, par son refus systématique de tout système, brouille systématiquement les pistes, change sans cesse de chemin, refuse d'aller plus loin chaque fois qu'avec un nouveau livre il vient d'ouvrir une nouvelle voie. Je comprends sa démarche mais je ne vois pas où elle mène. Il me semble que Handke est prisonnier d'un cercle vicieux, et la question que je me posais il y a vingt ans en découvrant *Outrage au public*, je me la pose encore aujourd'hui devant chacun des livres qu'il publie: comment sortir de cette impasse où ce livre aboutit nécessairement en se refermant sur lui-même?

Depuis *Outrage au public*, chaque nouveau texte littéraire de Handke représente non seulement un abandon du lieu et des positions atteints par le livre précédent, mais une défense, un assaut contre la manière, comme si l'auteur craignait chaque fois que la manière développée à travers un texte ne se transforme aussitôt en manie. Ce qui est venu avant est donc chaque fois abandonné, désavoué, annulé avec une énergie, une radicalité et une agressivité qui tranchent nettement sur les calmes errances qui permettront à l'auteur de s'approcher encore une fois d'une nouvelle voie et... d'une nouvelle impasse.

Le désir de ne pas développer ce qui a été découvert ou atteint, de ne rien poursuivre, d'annuler et de chercher un nouveau point de départ mène à un superbe paradoxe: la brisure, le désaveu, le refus de la cohérence, par leur retour incessant, caractérisent la manière Handke, font de son œuvre une œuvre étonnamment cohérente, marquée d'un style particulier, dont on reconnaît le ton inimitable.

L'effort que déploie Handke depuis *Outrage au public*, à savoir celui de résister et d'échapper à la littérature, de désavouer le théâtre, d'annuler le roman, a pour effet la construction d'une nouvelle littérature, d'une nouvelle forme de théâtre, d'un nouveau genre de roman. Chaque effort déployé pour mettre à nu, dénoncer et briser un système mène à un nouveau système: chaque désystématisation prend sa source dans une négation qui, pour s'affirmer pleinement, a besoin de s'organiser et finit donc par devenir elle-même principe, système. De livre en livre, les efforts pour déconstruire et annuler les formes, les principes, les systèmes déjà existants rendent nécessaires une plus grande opposition, un plus grand refus encore, une radicalisation des positions, une systématisation de plus en plus grande de la démarche. L'œuvre devient de plus en plus cohérente, de mieux en mieux enfermée dans le paradoxe et le cercle vicieux. Plus Handke cherche à faire éclater ce qui enferme, plus son œuvre se referme sur elle-même.

On prend l'œuvre d'un écrivain telle qu'elle est, ou on ne la prend pas, c'est vrai. Handke n'est pas un autre et ne peut écrire les livres des autres. Les siens naissent d'une nécessité dont personne ne peut se permettre de douter de la profondeur et de l'authenticité. Mais si on me demandait ce qui me dérange dans cette œuvre, ce qui fait obstacle à une plus grande adhésion de ma part et a rendu peu à peu moins spontanés mes élans vers cet auteur, si on me demandait où est la faille, je dirais qu'il manque justement une faille, une brèche quelque part.

Il me semble que l'œuvre entière reste prisonnière de ce contre quoi elle se rebelle. *Outrage au public*, par exemple, aurait pu mener à un affranchissement du public. Pour cela, il aurait fallu que le texte ne vive pas uniquement de ce qu'il s'efforce par tous les moyens de nier et de détruire. Mais chaque effet atteint dans ce texte est finalement tributaire de ce que justement il attaque et remet en question: l'appareil théâtral tout entier, reposant sur des traditions, des conventions, des liens établis, des principes reconnus, acceptés, constamment

consolidés. Aller uniquement dans le sens contraire de chacun des éléments qui contribuent à l'illusion esthétique ne fait que renforcer le système. Ce qui aspirait à l'antidramaturgie devient simplement une nouvelle dramaturgie: en jouant *contre* la dramaturgie établie, automatisée, devenue système, Handke joue forcément *avec* elle. Il aurait fallu jouer *sans* elle. Mais est-ce possible? En remplaçant un système par un autre, Handke arrive au plus à faire prendre conscience de l'existence d'un tel système, mais il ne libère pas de ce système qui s'appelle ici théâtre — et s'appelle ailleurs langue, rôles, communication, perception — système auquel, selon Handke, il faudrait échapper pour être heureux, puisque tout bonheur s'éteint dès qu'il s'organise, se fige en méthode, en principe.

Le même phénomène se produit avec *Gaspard*, où Handke s'attaque au pouvoir immense que représente la langue en tant que système entretenant lui-même différents systèmes de valeurs, avec *L'Angoisse du gardien de but au moment du penalty*, où l'auteur met à nu un monde de perception du monde tout à fait schématisé, avec *La Chevauchée sur le lac de Constance*, où sont dénoncés des automatismes menant nécessairement à des malentendus dans tout type de communication, avec *La Courte Lettre pour un long adieu*, où Handke tente d'éliminer tout a priori et érige en principe la nécessité d'une nouvelle façon de voir dans laquelle regarder signifierait déjà connaître, avec *Le Malheur indifférent*, où sont démontés les mécanismes inhérents aux rôles sociaux destructeurs de toute individualité, avec *L'Heure de la sensation vraie*, où Handke s'attaque cette fois plus précisément à la systématisation du bonheur, avec *Le Poids du monde* également, dans lequel Handke remet en question la démarche de l'écrivain sélectionnant et organisant pensées, observations, événements, impressions et sentiments d'après des critères d'utilité par rapport à l'ouvrage envisagé.

Mais là non plus il ne parvient pas à briser le cercle vicieux, à empêcher que ne s'élabore à son insu, pendant qu'il s'occupe à refuser par tous les moyens de plonger là aussi dans un système, une autre sorte de système. On voit bien le cul-

de-sac: impossible de ne pas sélectionner. On peut certes essayer de s'abstenir ou de refuser consciemment de choisir parmi la matière offerte, mais le simple fait d'accueillir, de recueillir, même sans a priori, ce qui se présente répond et obéit également à un principe de sélection et d'organisation. On ne reçoit pas tout, on ne retient pas tout ce que le monde a à offrir. Il y a le filtre de la perception, de la subjectivité. L'écrivain n'est pas simplement confronté au poids du monde; qu'il le veuille ou non, il contribue à donner du poids à ce monde, ne serait-ce qu'en répondant davantage à certaines choses, ou en en ratant d'autres.

Tout ce que Handke publie m'intéresse. J'y trouve toujours matière à réflexion. J'éprouve devant certains passages de fortes émotions esthétiques. Aucun des textes qui m'ont particulièrement agacée — *Le Chinois de la douleur*, *L'Histoire du crayon...* — ne m'a pas donné d'abord, pendant quelques pages au moins, un grand bonheur de lecture. Je continue donc à aborder avec intérêt et curiosité chaque nouveau livre de Handke. Peter Handke fait partie de ma vie depuis trop longtemps déjà pour ne pas me régaler chaque fois qu'il s'annonce. Mais je n'arrive plus à entrer de plain-pied dans son œuvre, et cela me déçoit chaque fois. Au fond, je me sens un peu trahie, abandonnée. Et si je lui «reproche» cette impasse où il me semble aboutir chaque fois et d'une façon de plus en plus radicale, cet enfermement dans lequel je ne trouve pas la brèche, l'ouverture, c'est peut-être justement parce que Handke est entré dans ma vie il y a très longtemps déjà, à une époque où on s'attache aux auteurs qu'on aime et avec lesquels on se sent des affinités, et qu'on a du mal par la suite à accepter que les chemins puissent bifurquer à ce point et nous éloigner de ceux qu'on a aimés «autrefois», lorsqu'on n'avait même pas vingt ans...